

LES LEURRES.

Je dus recevoir le courriel vers vingt trois heures, juste avant de me laisser descendre dans les eaux profondes de mon inconscient. On me demandait de remplacer un illustre écrivain, qu'un vilain mal de dents avait forcé à se désister, et de participer à un numéro spécial de la revue *L'écrit primal* qui avait servi, et servait encore, de rampe de lancement à de nombreux apprentis écrivains.

Le vocable *L'écrit primal* avait été retenu par les fondateurs de cette revue, un peu à cause de l'engouement qui sévissait, à cette époque, chez les psychologues adonnés aux fouilles de la couche secrète de l'âme d'où surgit la parole première dénommée par eux : le *cri primal*. Cette expression avait pour inconvénient de susciter, dans l'esprit de certains puristes, l'image d'un grand singe debout sur la plus haute branche de son arbre préféré, lançant, dans les abîmes de la jungle, son cri le plus nu en se matraquant la poitrine avec le pilon de ses deux poings. De plus, l'image sonore engendrée par ce mot faisait choc et avait provoqué un quasi dégoût chez certains dignitaires de la littérature pour qui cette science ne devait pas s'abaisser jusqu'à ces niveaux de basse-cour mais, au contraire, s'en tenir à un vol plané, au dessus des nuages, dans *l'azur* si cher à Mallarmé dont le *jamais un coup de dé n'abolira le hasard* rendait quasi gaga certains d'entre eux particulièrement épris d'hermétisme et de sociétés secrètes.

Le thème retenu par le grand écrivain qui avait dû se désister, et que je devais remplacer, du bout des lèvres et au pied levé, était celui du *leurre*. Au lieu d'écrire un texte qui, comme tout texte littéraire, serait un leurre qu'un lecteur «expérimenté» peut transformer en réalité, il décida de passer aux actes, devenant lui-même un leurre dont la revue dut, bien malgré elle, se contenter.

Comment traiter du leurre sans perdre mon équilibre psychique ? Parce que j'avais dû, tout au long de mon existence, lutter pour ne pas avaler les différents leures qu'on avait agités devant mes yeux, en caressant l'espoir

que je n'y verrais que du feu et me précipiterais tête première dans l'imaginaire dont je me régalerai sans me douter que je ne me délectais pas de la chose, seulement du mot qui, plus souvent qu'autrement, comme chacun peut le constater chaque jour, se réduit à du vent. Ce qui a fait dire à Hamlet, au moment de s'enfoncer définitivement dans le leurre qu'il avait lui-même créé pour tenter de sauver l'image de son père et, par cela même, sa dignité personnelle, et maintenir vivant le goût de continuer à brasser la soupe pour la rendre digestible : *des mots, des mots, des mots*.

Je me tenais donc au milieu de moi-même en fixant nonchalamment ce substitut de chose qu'on appelle un leurre, objet fort utilisé en politique et en théologie, me demandant comment j'allais m'y prendre pour sortir mon épingle du feu sans me brûler les doigts. Comme j'avais eu la chance de fréquenter Descartes au moment où il se tenait coi devant son poêle, en Hollande, à la recherche d'une formule qui le rendrait célèbre et réduirait pour toujours l'ensemble de l'univers à un leurre qui se pense sans se toucher, je me référerai à sa grande intuition qu'il traduisit par une formule inspirée des Dieux : *Cogito ergo sum*.

C'est en ces mots qu'il m'avait fait part de sa découverte au moment où nous étions tous deux sortis dehors pour regarder la marche des étoiles dans le ciel, malgré l'hiver qui sévissait à ce moment. Je retins, bien entendu, cette formule que j'avais trouvée pratique et facile à mémoriser. J'eus moi-même l'occasion, par la suite, de l'utiliser très souvent et de l'agiter, comme un épouvantail, pour chasser et même anéantir mentalement tous ceux qui ne pensaient pas comme moi.

Mais il me fallait écrire, laisser les mots et les choses se ranger sur la page en obéissant au vent de l'inspiration qui, comme le Noroît, souffle où il veut. Comme il s'agissait d'une commande, je pris le temps de me situer par rapport aux objectifs retenus par les organisateurs de l'événement auquel j'acceptais, quasi à mon insu et sans préparation immédiate, de participer. De quoi s'agissait-il au juste ? Il est toujours opportun de connaître les causes si on veut comprendre les effets qu'elles engendrent et ne pas être pris au *dépourvu quand la bise fut venue*. Je consultai, en catimini, les actes de la réunion au cours de laquelle fut décidé, par les fonctionnaires de la ville de Québec, de célébrer les œuvres, ces leures reconnus comme

particulièrement féconds pour l'imaginaire de ceux qui les côtoient, d'un auteur important pour l'humanité francophone et la littérature universelle.

Ces deux orientations, en apparence complémentaires, peuvent devenir objets de litige et occasions de débordement. Ce qui, pour nous qui habitons la Belle Province, se produit chaque fois que l'humanité n'exprime pas son universalité en français. Les responsables n'avaient donc, s'ils voulaient éviter le trou noir et les nids de poule, qu'à choisir d'honorer un auteur francophone, si possible québécois lorsque ce mot prend de l'extension et désigne le pays imaginaire dénommé le Québec, lieu privilégié des leurres et des autres. Mais les organisateurs, conseillés par une personnalité dont la compétence ne peut être mise en doute, retinrent, comme cela se produit souvent dans ce beau pays dont les habitants nourrissent, depuis toujours, un fort sentiment d'infériorité qui les fait régulièrement cracher sur la tombe de leurs auteurs, un étranger à la réputation hors de toute controverse, mais dont la langue d'expression est différente de la nôtre. Ils décidèrent, devant toute la confrérie des éminences littéraires qui se prosternèrent en opinant du bonnet, qu'il fallait retenir un prix Nobel pour donner du panache à l'événement. Ils choisirent donc, on imagine pourquoi, Borges, ce poète et nouvelliste applaudi dans toutes les salles de cours.

N'appartenant pas à la caste littéraire qui a ses entrées dans les salons de la Capitale et les lupanars de la Métropole, je trouvai cette décision gênante. Un savant quidam, à qui je fis part de cette réticence personnelle, prit le temps de m'instruire du fait qu'au moment où nous entrions dans l'ère de la mondialisation, il était temps de relever nos œillères et d'accepter de laisser sombrer le train de notre identité particulière pour enfin monter dans celui de la généralité galopante qui caractérise la pensée postmoderne. Cette affirmation semblait le ravir en lui-même en le rendant intouchable à ses propres yeux. Je gardai donc mon objection pour moi-même et tentai d'y répondre en silence pour ne pas attirer sur moi l'attention des grands esprits de la ville de Québec et me rendre ridicule aux yeux de certains collègues remplis, eux, d'universalité en pays conquis par leurres et par vaux.

L'invitation que je venais d'accepter me mettait dans l'obligation de devoir montrer mes couleurs en territoire hostile à la création. La tâche n'était pas facile. En effet, comment parler du leurre sans me leurrer moi-même ni berner qui que ce soit ? C'est là où se situait l'enjeu du texte que je

m'apprêtais à écrire en me laissant séduire par l'ampleur du défi. La question devenait plus claire : était-il possible de glorifier l'expression littéraire d'une ville ou d'un pays, autant imaginaire soit-il, en éliminant, dès le départ, le rapport qui existe entre littérature et expression personnelle, autant d'un individu que d'un peuple ?

L'œuvre de Borges me prouvait que non. Il ne serait jamais venu à l'esprit de ce héraut de la littérature universelle d'écrire en chinois pour faire avant-garde. J'avais beau me tourner la langue quarante fois avant le déluge et ma pensée sur elle-même comme une couleuvre, je ne réussissais pas à trouver d'issu à mon cul-de-sac qui devenait, d'une certaine façon, celui de quiconque prenait conscience de la situation.

Je ne voulais pas ridiculiser le collègue Borges en réduisant son rôle à celui d'un épouvantail qu'on agite dans les champs de la grande culture pour chasser les idées noires et les corbeaux de la dénégation. J'aurais plutôt aimé qu'il devînt un modèle pour tous ceux qui organisent des colloques, des anniversaires, voire même des bals littéraires, mais sans oublier jamais que la littérature n'est pas qu'un leurre que chacun agite selon son bon vouloir. On ne se joue pas des mots, tôt ou tard on doit en devenir autant la chair que la lumière sous peine de sombrer dans le prêt-à-porter.

Comme il m'arrive souvent de le faire, dans des circonstances similaires, je tentai de contourner l'obstacle que me posait la persistance de notre aliénation en m'abandonnant à la pratique de respirations profondes qui avaient généralement pour effet d'éveiller mon imaginaire et de mettre en marche mon propre langage au lieu de m'asservir à celui des autres pour me donner bonne conscience. En avais-je enfin terminé avec toutes ces démissions qui font de nous des pantins suspendus au grenier de l'histoire en attendant l'éclosion de la bombe atomique qui mettra un terme à toutes nos tergiversations parce que nous serons enfin illuminés de l'intérieur et radioactifs ?

J'avais promis de rendre un texte à terme et de faire oublier que je n'étais qu'un leurre qui en remplaçait un autre sans devenir plus leurre pour autant. Je résolus donc, après m'être vidé les viscères pour alléger mes sentiments, de me pencher sur le señor Borges afin de voir de quel bois il chauffait sa

locomotive du temps où il galopait dans les grandes prairies de l'imaginaire à la recherche de son double. Je feuilletai des encyclopédies et pris le temps de lire les quelques pages qui lui étaient consacrées et dans lesquelles on insistait sur la dimension historique de son personnage, principalement sur le fait qu'il avait été bibliothécaire et qu'il était devenu, au fil du temps, aveugle comme Homère parcourant la mer Égée à la recherche de Pénélope qui l'attendait en tissant des leurres pour berner ses prétendants.

J'eus tôt fait de me rendre compte que le célèbre Argentin avait, au cours des années, réussi à se transformer lui-même en bibliothèque, ce qui est toujours utile pour quelqu'un qui cherche les mots qui lui sont constamment enlevés de la bouche par le bégaiement. Cela colore ses écrits d'érudition qui ont, malheureusement, trop souvent le malheur d'empêcher le lecteur de se rendre jusqu'au cœur du texte pour en nourrir son âme et son esprit. Comme nous vivons à une époque particulièrement entichée de tape-à-l'œil et de clinquant, qu'il soit littéraire ou vestimentaire, Borges est souvent utilisé à des finalités autres que celles qui l'habitaient au moment où il s'éclaircissait la voix et l'âme en leur donnant des mots à boire et des rêves à digérer. Je résolu, par souci pour mes lecteurs, de ne point m'appesantir sur ces détails pourtant capitaux pour celui qui est plus intéressé par la réalité que par son leurre autant esthétique soit-il.

Je suivis donc, grâce à la traduction, notre sport national au même titre que le hockey, l'un se nourrissant de l'autre et vice versa, d'arpenter les collines souterraines que ses textes faisaient sortir de l'ombre et je me laissai prendre par la pensée à l'origine de tous les mondes avec lesquels il avait développé beaucoup d'intimité. J'aurais aimé lui en parler de vive voix en dégustant un bon verre de vin puisé à même les barriques de son pays d'origine avec lequel il finit pas se confondre, ouvrant ainsi la voie à l'exploration de ses propres territoires qui ne demandaient pas mieux que d'émerger de son âme et de toutes celles qui acceptaient de l'accompagner.

J'étais prêt à le suivre, mais pas à n'importe quel prix. Il n'était pas question pour moi de m'adonner à la fabrication de leurres artificiels qui auraient l'heur de n'intéresser que ceux pour qui la littérature est une combinaison de mots qu'on revêt, à l'occasion, pour avoir l'air sans la chanson. Pour suivre le chemin tracé par les mots du grand homme sans perdre le mien, je me transformai en *petit Poucet rêveur égrenant ses cailloux*, comme Rimbaud égrenait ses rimes en regardant les tables du ciel tourner autour de l'étoile polaire.

Le résultat fut instantané. Je devins quasi gaga, me laissant conter fleurette dans une langue étrangère pour endormir mon ennui et immuniser mon âme contre la désolation qui me visitait plus souvent qu'à mon tour, surtout depuis que mon fils avait eu la fâcheuse idée de crier ses attentes et sa solitude en se laissant crucifier dans un parc, au moment du passage des vampires dans le ciel de Limoilou.

Que faire pour retrouver la confiance que j'avais perdue en renonçant à mon Autonomie sous prétexte que la liberté est un leurre et que nous sommes tous condamnés à porter notre croix jusqu'au moment de la rupture des oreillettes soudainement fatiguées de pomper un sang trop pauvre pour nourrir un corps désormais inutile. Pourquoi se berner en s'imaginant que le langage est la fin ultime de la parole alors qu'il n'en est que le support trop souvent bien inadéquat, ce qui rend nos discours remplis de trous béant comme un fromage et rempli de nostalgie ou une oie blanche frappée d'amnésie au pied du Cap Tourmente ?

Cet ensemble d'obsessions transformées en fictions pour affronter la lumière sans risquer le coup de soleil ne pouvait mieux sombrer que sur les pages de mon cahier d'écriture en ce bel après-midi de mai, au moment de l'éclosion des lilas dans les bras de mon existence en perte d'autonomie. Et tout cela me permit de créer, au bout du conte, un beau petit leurre que j'espérais, naïvement, présenté en guise d'œuvre maîtresse pour l'obtention d'un prix qui me sortirait de la nuit des sens pour me propulser, comme sainte Thérèse d'Avila, dans les splendeurs de la vie illuminative qui attend tous ceux qui auront su départager le vrai du faux, permettant ainsi, à chacun de nous, d'effacer tous les leurres accumulés depuis les débuts de la colonie pour les remplacer par une parole vive sachant créer sans son chien pour lui montrer son chemin.

Jean-Noël Pontbriand